



Michael Morpurgo

KASPAR
LE CHAT
DU GRAND HÔTEL



folio
junior

folio
junior

Michael Morpurgo

Kaspar

le chat du Grand Hôtel

Illustrations de Michael Foreman

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard



GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *Kaspar, Prince of Cats*
Édition originale publiée par Harper Collins Children's Books, Londres, 2008
© Michael Morpurgo, 2008, pour le texte
© Michael Foreman, 2008, pour les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour la traduction
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2014, pour la présente édition

*À toutes celles et tous ceux qui se sont occupés de nous
avec tant de bienveillance et de gentillesse
pendant notre séjour au Savoy.*

MM.

*À mon frère Pud,
pêcheur et enfant de la mer du Nord.*

MF.







L'arrivée de Kaspar

Le prince Kaspar Kandinsky fit sa première apparition à l'hôtel *Savoy* dans un panier. Je le sais, parce que c'est moi qui l'ai porté à l'intérieur. J'ai porté tous les bagages de la comtesse, ce matin-là, et je peux vous dire qu'il y en avait une quantité effroyable.

Mais j'étais groom, c'était donc mon travail : porter les bagages, ouvrir la porte, dire bonjour à tous les clients que je rencontrais, répondre à chacun de leurs désirs, comme cirer leurs chaussures, ou leur apporter les télégrammes. Quoi que je fasse, je devais sourire très poliment, et d'une façon plus respectueuse qu'amicale. Il fallait également que je me souvienne

de leurs noms, et de leurs titres aussi, ce qui n'était pas facile, vu qu'il y avait sans cesse de nouveaux clients. Cependant, le plus important en tant que groom – métier qui, soit dit en passant, occupait l'échelon le plus bas de l'hôtel – était de faire tout ce que les clients me demandaient, et sans attendre. En somme, il me fallait obéir pratiquement à tout le monde au doigt et à l'œil. J'entendais sans arrêt : « Et que ça saute, Johnny ! » ou : « Grouille-toi, mon garçon ! », Fais ceci « dare-dare », Fais cela « en moins de deux ». Ils claquaient des doigts et je rappliquais dare-dare, je vous assure, surtout si Mme Blaise, la gouvernante générale, rôdait dans le coin.

On l'entendait toujours arriver, car on aurait dit que ses os s'entrechoquaient, produisant un bruit de squelette ambulante. En fait, c'était à cause de l'énorme trousseau de clefs qui cliquetait, pendu à sa taille. Quand elle était en colère, ce qui lui arrivait souvent, sa voix était aussi forte que celle d'un trombone. Nous vivions continuellement dans la crainte qu'elle nous inspire. Mme Blaise voulait qu'on l'appelle « Madame », mais dans le couloir de service, sous les combles de l'hôtel où nous étions tous logés – grooms, femmes de chambre, personnel de cuisine –, nous l'avions surnommée Face de Momie. En effet, non seulement elle cliquetait comme un squelette, mais elle en avait aussi l'aspect. Nous faisons tout ce que nous pouvions pour l'éviter.

Pour elle, le moindre relâchement, si infime

soit-il, était un crime épouvantable – ne pas se tenir droit, avoir les cheveux en désordre ou les ongles sales. Bâiller pendant le service était le pire des crimes. Et c'était justement ce que Face de Momie m'avait surpris en train de faire, avant l'arrivée de la comtesse. Elle s'était dirigée vers moi dans le hall et, l'air menaçant, m'avait prévenu d'une voix sifflante :

– Je t'ai vu bâiller, petit vaurien. Et tu portes ta casquette sur le côté. Tu sais que je déteste ça. Arrange-la. Si tu bâilles encore, je te tords le cou.

Je remettais ma casquette en place quand je vis le portier, M. Freddie, qui faisait entrer la comtesse dans l'hôtel. Il m'appela d'un claquement de doigts, et voilà comment, quelques instants plus tard, je me retrouvai en train de traverser le hall de l'hôtel en compagnie de la comtesse, le panier du chat dans mes bras, et le chat miaulant si fort que tous les regards convergèrent



aussitôt vers nous. Ce chat ne miaulait pas comme les autres, on aurait plutôt dit une lamentation plaintive que son tremblement mélodieux rendait presque humaine. La comtesse, que j'accompagnais pas à pas, se dirigea majestueusement vers le bureau de la réception, où elle se présenta avec un fort accent étranger – un accent russe, comme j'allais bientôt l'apprendre.

– Je suis la comtesse Kandinsky, annonça-t-elle. Vous avez une suite pour Kaspar et moi, je crois. La vue doit donner sur le fleuve, et il me faut un piano. Je vous ai envoyé un télégramme résumant toutes mes exigences.

La comtesse parlait en personne habituée à être écoutée, à être obéie. Il y avait tant de clients qui franchissaient la porte du *Savoy* : des gens riches, des gens célèbres pour de bonnes raisons – ou de mauvaises –, des magnats de l'industrie ou de la finance, des lords et des ladies, parfois même des premiers ministres et des présidents. Je dois dire que je ne faisais jamais très attention à leur morgue ni à leur arrogance. En revanche, j'avais appris très vite que si je cachais habilement mes sentiments derrière mon sourire, si je jouais bien mon rôle, certains d'entre eux pourraient me donner de très gros pourboires, surtout les Américains.

– Contente-toi de sourire et de remuer la queue.

Voilà ce que M. Freddie me conseillait de faire. Il travaillait au *Savoy* comme portier depuis près de vingt ans, il savait donc certaines choses. C'était un

bon conseil. Quelle que fût la façon dont les clients me traitaient, j'avais appris à leur répondre par un sourire et à me conduire comme un chiot plein de bonne volonté. La première fois que je rencontraï la comtesse Kandinsky, je pensai qu'elle n'était qu'une riche aristocrate de plus. Mais quelque chose en elle, cependant, me frappa d'admiration dès le début. Elle ne marchait pas simplement vers l'ascenseur, elle voguait magnifiquement, ses jupes bruissant dans son sillage, les blanches plumes d'autruche de son chapeau flottant derrière elle comme des fanions dans la brise. Tout le monde – y compris Face de Momie, je suis heureux de le dire – faisait une petite révérence ou inclinait la tête à notre passage, tandis que je jouissais sans vergogne de l'aura de la comtesse, de sa grâce et de sa grandeur.

Je me sentais soudain sur le devant de la scène, et très important. En tant que groom de quatorze ans, abandonné à sa naissance sur les marches de l'orphelinat d'Islington, je n'avais pas eu si souvent l'occasion de me sentir important. Aussi, tandis que nous montions dans l'ascenseur, la comtesse, moi-même et le chat qui continuait à gémir dans son panier, je me sentais fier comme un coq. Je pense que cela dut se voir.

– Pourquoi est-ce que tu souris comme ça ? me demanda la comtesse en fronçant les sourcils, ses plumes d'autruche tremblant pendant qu'elle parlait.

Je pouvais difficilement lui dire la vérité, je dus donc inventer rapidement une réponse.

– À cause de votre chat, comtesse, répondis-je. Il fait un drôle de bruit.

– Ce n'est pas *mon* chat, dit-elle. Kaspar n'est le chat de personne. Il est le prince des chats. Il est le prince Kaspar Kandinsky, et un prince n'appartient à personne, pas même à une comtesse.

Elle me sourit alors.

– Je vais te dire quelque chose, poursuivit-elle, j'aime bien quand tu souris. Les Anglais ne le font pas aussi souvent qu'ils le devraient. Ils ne rient pas, ils ne pleurent pas. C'est une grande erreur. Nous les Russes, quand nous voulons rire, nous rions. Quand nous voulons pleurer, nous pleurons. Le prince Kaspar est un chat russe. En ce moment, il est très malheureux, alors il pleure. C'est naturel, je trouve.

– Pourquoi est-il si malheureux ? m'entendis-je demander.

– Parce qu'il est en colère contre moi. Il se sent bien chez moi à Moscou. Il n'aime pas voyager. J'ai beau lui dire : « Comment veux-tu que j'aie à chanter à l'opéra de Londres, si nous ne voyageons pas ? », il ne m'écoute pas. Lorsque nous voyageons, il fait toujours des histoires, et beaucoup de tapage. Quand je le sortirai de son panier, il sera de nouveau content. Tu vas voir.

Ce qui est sûr, c'est que dès que Kaspar se fut hissé hors de son panier dans le salon de la comtesse, il s'ar-

rêta de gémir et devint silencieux. Il tâta le tapis du bout de la patte, bondit lestement, et se mit aussitôt à explorer la pièce. Je compris alors pour la première fois pourquoi la comtesse l'appelait prince des chats. Des moustaches jusqu'aux pattes il était entièrement noir, d'un noir de jais, et son poil était lustré, brillant, magnifique. Il savait bien qu'il était beau. Il marchait avec des mouvements ondulants comme de la soie, la tête haute, sa queue fouettant l'air.



Je m'apprêtais à sortir de la pièce pour aller chercher le reste des bagages de la comtesse, lorsqu'elle me rappela, comme le font souvent les clients quand ils vont me donner un pourboire. À cause de son titre, de ses plumes d'autruche, et de toutes ses belles malles, j'avais toutes les raisons d'espérer un pourboire généreux. Il s'avéra cependant qu'elle n'avait pas l'intention de me donner quoi que ce soit.

– Comment t'appelles-tu ? Je veux connaître ton nom, me dit-elle en ôtant son chapeau d'un grand geste.

– Johnny Trott, comtesse, répondis-je.

Elle se mit alors à rire et je ne lui en voulus pas, car je compris aussitôt qu'elle ne se moquait pas de moi.

– C'est vraiment un drôle de nom, dit-elle. Mais qui sait ? Peut-être que pour toi Kandinsky aussi est un drôle de nom.

Pendant ce temps, Kaspar avait bondi sur le canapé. Il reprit aussitôt son élan et alla aiguïser ses griffes, d'abord sur le rideau, puis sur l'un des fauteuils. Ensuite, il décida de visiter les lieux, passa derrière le bureau, se glissa sous le piano, monta sur le rebord de la fenêtre, inspectant tout comme un prince qui s'approprie son nouveau palais. Enfin, il alla s'installer dans un fauteuil près de la cheminée, d'où il nous regarda tous les deux, clignant lentement des yeux, se léchant et ronronnant d'un air satisfait. Le prince appréciait manifestement son palais.

– C'est un chat très élégant, dis-je.

– Élégant ? Élégant ? Kaspar n'est pas élégant, Johnny Trott.

La comtesse ne semblait pas contente du tout de ma description de son chat.

– Il est beau – le plus beau chat de toute la Russie, de toute l'Angleterre, et du monde entier. Aucun chat ne ressemble au prince Kaspar. Il n'est pas élégant, il est magnifique. Compris, Johnny Trott ?

Je me hâtai d'acquiescer d'un signe de tête. Je pouvais difficilement discuter.

– Tu veux le caresser ? me demanda-t-elle.

Je m'accroupis à côté du fauteuil, tendis timidement la main vers lui, et caressai sa poitrine ron-



ronnante du revers du doigt, mais juste pendant une seconde ou deux. Je sentais que pour le moment, c'était tout ce que je pouvais me permettre.

– À mon avis, il t'aime bien, dit la comtesse. Avec le prince Kaspar, si tu n'es pas un ami, tu es un ennemi. Il ne t'a pas griffé, je pense donc que tu dois être un ami pour lui.

En me relevant, je remarquai qu'elle me fixait d'un œil inquisiteur.

– Je me demande si tu es un bon garçon, Johnny Trott. Est-ce que je peux te faire confiance ?

– Je crois que oui, comtesse, répondis-je.

– Ce n'est pas suffisant. Il faut que j'en sois sûre.

– Oui, vous pouvez me faire confiance.

– Alors, j'ai une tâche importante à te confier. Durant tout le temps où je resterai à Londres, tu veilleras sur Kaspar pour moi. Demain matin, je commence mes répétitions de *La Flûte enchantée* de Mozart à l'opéra de Covent Garden. Je suis la Reine de la Nuit. Est-ce que tu connais cette musique ?

Je hochai négativement la tête.

– Un jour, tu l'entendras. Un jour, peut-être que je la chanterai pour toi en jouant du piano, pendant que je répète. Chaque matin, après le petit déjeuner, je dois m'exercer. Le prince Kaspar est heureux quand je chante. Chez moi, à Moscou, il aime s'allonger sur mon piano pour m'écouter, et il remue la queue, comme en ce moment. Regarde-le. C'est comme ça que je sais qu'il est content. Mais quand

je répète à l'extérieur, je dois être sûre que tu t'en occupes bien, qu'il est heureux. Tu feras ça pour moi ? Tu lui donneras à manger ? Tu lui parleras ? Tu l'emmèneras se promener dehors, une fois le matin, et une fois le soir ? Il aime beaucoup sortir. Tu n'oublieras pas ?

Il n'était pas facile de dire non à la comtesse Kandinsky. Et de toute façon, en vérité, j'étais flatté par sa proposition. Je me demandais cependant comment j'arriverais à coincer ça entre toutes mes autres tâches, dans le hall. Par ailleurs, j'espérais aussi que cela me vaudrait un bon pourboire, même si, bien entendu, je n'osais pas aborder le sujet.

La comtesse me sourit et me tendit sa main gantée. J'hésitai. Je n'avais jamais serré la main d'un client auparavant. Les grooms ne serraient tout simplement jamais la main des clients. Mais je compris qu'elle voulait que je le fasse, et je me décidai. Sa main était toute petite, le gant très doux.

– Le prince Kaspar, toi et moi, nous allons être de bons amis. Je le sais. Tu peux t'en aller, maintenant.

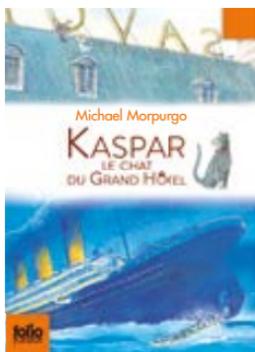
Je fis donc demi-tour pour sortir.

– Johnny Trott, dit-elle, en se remettant à rire. Je suis désolée, mais tu as vraiment un drôle de nom, peut-être le nom le plus drôle que j'aie jamais entendu. J'ai le sentiment que tu es un bon garçon, Johnny Trott. Tu sais pourquoi ? Tu ne demandes pas d'argent. Je te paierai cinq shillings par semaine pendant trois mois – je reste ici pendant trois mois pour

chanter à l'Opéra. Ah ! maintenant tu souris de nouveau, Johnny Trott. J'aime te voir sourire. Je crois que si tu avais une queue, tu la remuerais comme le prince Kaspar.

Lorsque je montai ses malles un peu plus tard et que je les laissai dans l'entrée de sa suite, je l'entendis chanter en s'accompagnant au piano dans le salon. J'aperçus Kaspar allongé là, juste devant elle, ne la quittant pas des yeux, sa queue fouettant l'air de satisfaction. En ressortant, je restai quelques instants derrière la porte simplement à écouter. Je compris dès ce





Michael Morpurgo

Kaspar

Le chat
du Grand Hôtel

Cette édition électronique du livre
Kaspar, le chat du Grand Hôtel
de Michael Morpurgo a été réalisée le 6 mai 2014
par Dominique Guillaumin (In Folio)
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2014
par Novoprint en Espagne
(ISBN : 978-2-07-065904-3 – Numéro d'édition : 263042).
Code sodis : N60820 – ISBN : 978-2-07-503840-9
Numéro d'édition : 263043

1^{er} dépôt légal : septembre 2009
Dépôt légal : mars 2014

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.

